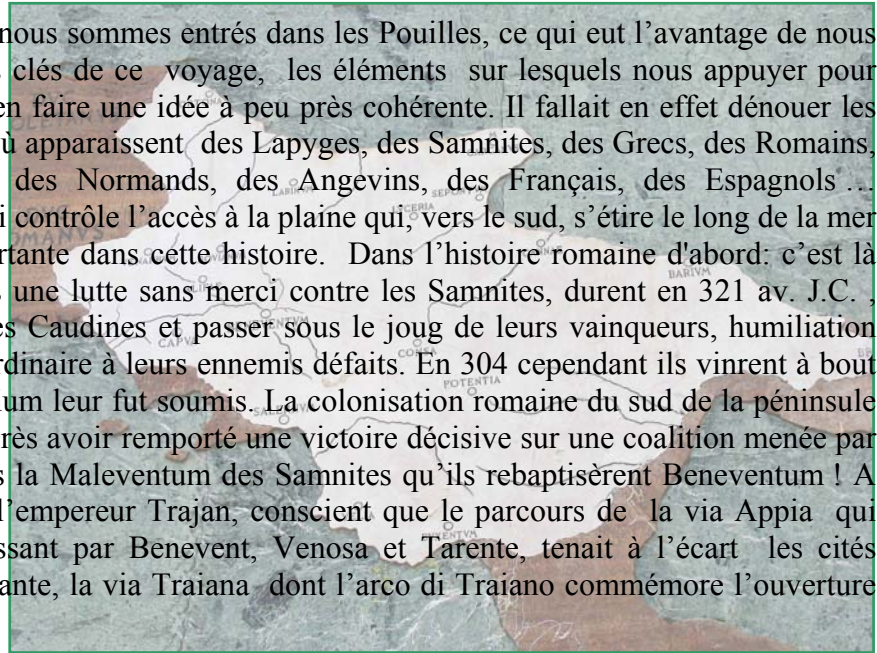


Compte rendu du voyage dans les Pouilles

9 au 19 juin 2008

C'est par Bénévent que nous sommes entrés dans les Pouilles, ce qui eut l'avantage de nous donner en quelques instants les clés de ce voyage, les éléments sur lesquels nous appuyer pour comprendre la région et nous en faire une idée à peu près cohérente. Il fallait en effet dénouer les fils d'une histoire compliquée où apparaissent des Lapyges, des Samnites, des Grecs, des Romains, des Byzantins, des Sarrazins, des Normands, des Angevins, des Français, des Espagnols... Bénévent, ville de montagne qui contrôle l'accès à la plaine qui, vers le sud, s'étire le long de la mer Adriatique, a une place importante dans cette histoire. Dans l'histoire romaine d'abord: c'est là que les Romains, engagés dans une lutte sans merci contre les Samnites, durent en 321 av. J.C., subir l'humiliation des Fourches Caudines et passer sous le joug de leurs vainqueurs, humiliation qu'eux-mêmes réservaient d'ordinaire à leurs ennemis défaits. En 304 cependant ils vinrent à bout de leurs adversaires et le Samnium leur fut soumis. La colonisation romaine du sud de la péninsule pouvait commencer. En 275, après avoir remporté une victoire décisive sur une coalition menée par Pyrrhus, ils s'implantèrent dans la Maleventum des Samnites qu'ils rebaptisèrent Beneventum ! A la fin du 1^{er} siècle après. J.C., l'empereur Trajan, conscient que le parcours de la via Appia qui reliait Rome à Brindisi en passant par Benevent, Venosa et Tarente, tenait à l'écart les cités côtières, en fit réaliser une variante, la via Traiana dont l'arco di Traiano commémore l'ouverture en 114.



Le mieux conservé d'Italie dit-on, l'arc de Trajan est en tout cas parfaitement entretenu et restauré. Ses reliefs ne nous parlent pas d'un empereur guerrier et triomphant mais d'un empereur garant de l'organisation sociale. Nous nous attarderons pour déchiffrer – au moins un peu – la leçon qu'il a fixée dans la pierre : sa relation avec les dieux, avec les figures tutélaires de la cité, avec les anciens, avec les enfants.

Avant d'arriver à l'arc de Trajan, nous nous étions arrêtés devant l'église de Santa Sofia, érigée à l'origine par le premier chef lombard de Bénévent à la fin du VIII^e siècle, et dont le portail roman est encadré par deux colonnes romaines à chapiteaux corinthiens. Nous avons longé d'imposantes murailles lombardes, admiré quelques portails baroques et appris que Bénévent avait été en 1266 le théâtre d'une bataille décisive à l'issue de laquelle Charles d'Anjou, appelé par le pape Urbain IV, s'était emparé du titre de roi de Sicile aux dépens de Manfred, l'héritier de la dynastie souabe des Hohenstaufen... et, qu'au cours du bref épisode napoléonien en Italie, Bénévent était devenu principauté et que son prince n'était autre que Talleyrand, prince de Bénévent!



Dans l'autocar qui dévalait les pentes des Apennins pour nous amener à Barletta, sur la côte adriatique, la jeune historienne qui guidait nos pas nous fit un exposé de présentation de la région des Pouilles, et ce n'était pas inutile. Le mot « Pouilles », un vrai « faux ami » évoque plus pour nous une terre aride, pelée qu'une région agricole prospère. Ce que nous croyions savoir du Mezzogiorno nous parle plus de désespoir que de campagne riante. Et pourtant... Les Pouilles occupent cette bande de terre longue de plus de 350 km, verrouillée au nord par un bouchon calcaire, l'éperon du Gargano, et qui forme le talon de la botte. Si l'on rappelle qu'Otrante, à la pointe sud de la côte Adriatique n'est qu'à 80 kilomètres de l'Albanie, on imaginera mieux l'importance qu'a représentée la région - et qu'elle représente encore – dans les échanges Orient-Occident. Et toutes ces populations qui s'y sont succédé et

empilées, se sont échinées à en faire ce pays riant et cultivé dans ses moindres recoins qui défile sous nos yeux. Les problèmes économiques du Mezzogiorno existent réellement, le taux de chômage est là pour nous le prouver. Les causes en sont sans doute à rechercher dans l'histoire et dans les structures sociales, certainement pas dans la « nature » depuis longtemps domestiquée.



Parlons des oliviers tout d'abord. Il y en a environ soixante millions qui fournissent 10% de la production italienne d'huile d'olive. Qu'il s'agisse de vastes oliveraies ou d'arbres isolés, l'olivier est présent partout. Il en est de séculaires (plus de quatre millions auraient plus de trois cents ans) qui, nous dit-on, sont l'objet d'un étrange trafic que l'Etat a du mal à endiguer: de vieux arbres sont volés ou vendus, déracinés et transportés dans les jardins somptueux des potentats du nord. L'huile est une vieille ressource de la province: à Gallipoli où, au XVII^e siècle elle arrivait de toute la province, on la recueillait dans des citernes creusées dans la roche, les « posture », pour la purifier et lui donner sa belle couleur d'or liquide. Il s'agissait alors surtout d'huile lampante. Nous aurons l'occasion de visiter l'une de ces installations dont on a fait un « musée de l'huile », dans le sous-sol d'une maison de la vieille ville de Gallipoli.

Les Pouilles sont également riches de cultures vivrières (c'était lors de notre voyage le moment de la récolte des carottes), de céréales (nous avons pu voir dans les petites rues de Bari, près de la cathédrale, les femmes, qui, toutes portes ouvertes, fabriquaient les orecchiete auxquelles elles imprimaient leur forme caractéristique d'un vigoureux coup de pouce), de vignobles et d'arbres fruitiers. Au coin des rues de Barletta, des gamins vendaient des petits paniers de cerises dont ils allaient se fournir auprès de camionnettes venues de la campagne et lorsque nous sommes allés à Alberobello, nous avons acheté des cerises providentiellement sorties du coffre d'une voiture arrivée en même temps que nous au parking de l'entrée de la ville.

Dès le début des années 1950, une agence étatique, la Cassa per il Mezzogiorno, a été chargée de promouvoir toutes les entreprises susceptibles de sortir les provinces du sud de leur isolement et d'en assurer le développement. Infrastructures portuaires, industries agro alimentaires, sidérurgie, pétrochimie, cimenteries...peuplent désormais le paysage des Pouilles qui ont par ailleurs été dotées de routes et d'autoroutes. Dans le cadre fourni par l'Europe, une politique assez semblable à celle de nos A.O.C. se développe pour défendre les productions alimentaires locales, : les D.O.P., entendez « denominazione de origine protectada ». A Altamura, il y a même du pain qui bénéficie d'une D.O.P. : il est fait de semoule blé dur à laquelle on ajoute du levain naturel et que l'on cuit dans un four à bois ; il est très jaune, sa croûte est d'un brun assez foncé et il a surtout la vertu de se conserver très longtemps. On dit qu'au XIII^e siècle Frédéric II de Souabe partant en Palestine, avait laissé à Altamura une partie de son armée dont les hommes étaient malades. A son retour, il retrouva ses soldats guéris par la vertu du bon air d'Altamura et aussi de son bon pain. Voilà qui vaut bien une DOP!

Pas de villages dans ces campagnes, les gens vivent en ville (grande, moyenne ou petite) et les fermes les plus belles - les maserie - sont réhabilitées pour accueillir les touristes friands d'« agrotourisme ».

A l'arrivée à Barletta, la couche de nos préjugés avait commencé à se fissurer. D'autant que notre hôtel étant excentré, nous n'avons eu pour première impression de la ville que celle d'un centre agro-industriel. Nous avons également commencé à réaliser la complexité de la région qui, de tous temps, avait été une zone frontrière, un « limes » latin entre monde romain et monde grec, une zone de rencontre entre Orient et Occident, entre monde chrétien et monde musulman. Et l'histoire de ces dernières années nous dit, avec le déferlement des réfugiés venus d'Albanie notamment, que les Pouilles continuent d'être un balcon ouvert sur l'Orient. De la Tavogliere du nord, passant par la Murgia du centre et le Salento du sud, il nous faudrait retrouver les traces bien enchevêtrées mais bien visibles de tous les éléments qui ont contribué à faire les Pouilles.

A l'origine étaient les Iapyges, population mal connue, venue d'Epire et d'Illyrie, de l'autre côté de la mer Adriatique. Sous ce nom, en fait, on regroupe des peuples dont nous savons encore peu de



choses: les Dauniens au nord, les Peucètes au centre et les Messapiens au sud. C'est de ce nom « Iapyges » qu'on a tiré « Iapudia », le pays des Iapyges, devenu à partir du IV^e siècle « Apulia » - l'Apulie latine - d'où est issu le nom actuel « Puglia », soit, en français, les Pouilles. Au Musée archéologique national de Manfredonia, une exposition de stèles provenant de sépultures dauniennes

trouvées dans le Gargano, sur le monte Saraceno nous a émerveillés. Toutes ces images et ces symboles gravés là, nous disent le raffinement et l'organisation de cette société encore bien mystérieuse.

On sait que dans cette partie méridionale de l'Italie, quelques colonies crétoises et mycéniennes disséminées et peu nombreuses s'étaient implantées dès l'âge du bronze. A partir du VIII^e siècle avant J.C., les Grecs engagèrent une vraie campagne de colonisation, mais qui ne toucha pas le rivage adriatique. C'est sur les bords de la mer Tyrrhénienne et de la mer ionienne que s'établirent les colonies grecques venues de Sparte, dont nous retrouverons les traces dans le Salento, tout au sud des Pouilles, vers Metaponto dans le Basilicate, et qui constituèrent autour de leur capitale, Tarente, la Grande Grèce.

Rome avait su nouer des alliances compliquées avec les Grecs pour se débarrasser de ses ennemis, Samnites, Etrusques ou Phéniciens. Jusqu'à ce que, trop envahissante, elle devienne menaçante pour la Grande Grèce qui, en 280 fit appel à Pyrrhus. On sait ce qu'il en advint et en 264, la conquête romaine de la Grande Grèce était terminée. Mais elle restait fragile: pendant les guerres Puniqes, la plupart des villes d'Apulie passèrent à Hannibal, grand vainqueur de la bataille de Cannes en 216. Ce fut le cas notamment de Tarente, ce qui lui valut une mise à sac en règles, quand les Romains reprirent le dessus. Nous eûmes tout loisir, en déambulant parmi les vestiges de la ville de Cannes (étonnant champ de fouilles que cette antique Cannae), de rêver devant ce prodigieux champ de bataille qu'elle domine du haut de la colline. 80000 Romains y furent mis en déroute par une cinquantaine de milliers de Carthaginois. A la suite d'une manoeuvre en tenaille, Hannibal, grâce à l'intervention de sa cavalerie, parvint à encercler l'armée romaine. Il perdit 8 000 hommes, mais 50000 légionnaires romains trouvèrent la mort et 10000 furent faits prisonniers. C'est l'un des épisodes les plus catastrophiques de l'histoire romaine. Il fut vengé dans les années qui suivirent avec une férocité qui n'épargna pas les cités qui avaient choisi de faire alliance avec l'ennemi. Même si l'on n'est pas absolument sûr que ce soit à Canne qu'ait eu lieu cette prodigieuse bataille, la ville romaine est bien là, avec ses rues, ses maisons et toutes les infrastructures d'une ville romaine. Le musée, lui, nous parle aussi de temps plus reculés, de ces Apuliens qui vécurent là, et qui nous ont laissé des céramiques à décors géométriques, parmi les plus anciennes que l'on ait retrouvées en Italie.

A la fin de l'empire romain, alors que la chrétienté s'est solidement implantée, les invasions déferlent sur l'Italie et les Byzantins - l'empire romain d'Orient, de culture grecque – entreprennent la « reconquête ». Au VII^e siècle, les Lombards, qui venaient de Hongrie et tenaient le duché de Bénévent, envahissent l'Apulie. Pour un temps, Lombards et Grecs se partagent le territoire, les Lombards n'intervenant pas au sud où le Salento reste byzantin. Cet équilibre instable est rompu par l'irruption des Sarrasins qui avaient débarqué en Sicile en 827 et contre lesquels d'improbables coalitions se forment: Lombards, Byzantins, milices d'Apulie et de Calabre, cependant que des raids, hongrois et illyriens, viennent brutalement se livrer au pillage des villes et des campagnes. Au milieu des troubles, la région se développe et son caractère de zone de transition s'affirme. Chrétiens d'Orient et chrétiens d'occident s'y côtoient, elle est un passage obligé des pèlerinages en Terre sainte. Et voilà comment les Normands arrivèrent. Petits hobereaux, aventuriers sans fortune, ils venaient tenter leur chance dans cette terre de toutes les rencontres. C'est ainsi que Robert de Hauteville, le « guiscard » (c'est-à-dire le rusé) se mit au service de l'insurrection qui affrontait le « catepano », le gouverneur byzantin de Bari. Les Normands surent se rendre indispensables, lier des alliances avec les princes lombards et travailler pour eux. A 45 ans, Robert le Guiscard est duc des Pouilles, il prête serment à l'église romaine en 1058. Son frère Roger, quant à lui, s'était lancé à l'assaut de la Sicile et – en 1139 – le pape reconnaissait la famille d'Hauteville comme rois, régna



sur la Sicile, la Campanie et les Pouilles. Ce royaume prit une importance grandissante avec les Croisades dont la première fut prêchée en 1095 par Urbain II. Les villes des Pouilles devinrent les ports d'embarquement pour la Terre Sainte et les cathédrales fleurirent sur le passage des pèlerins. Régime autoritaire et très centralisé, le royaume normand était aussi un lieu de culture

où se croisaient les trois mondes constitutifs des Pouilles: latin, arabe et grec.

Ce qu'on appelle l'art roman des Pouilles se caractérise par le mélange harmonieux de ces trois influences. On a dit qu'il était une importation des Normands. Ils s'étaient, il est vrai, mis au service de la chrétienté et ont marqué le territoire de ces lieux de culte qui manifestaient leur puissance, en même temps que celle de l'Eglise et où s'arrêtaient les pèlerins et les croisés en chemin pour la Terre Sainte. Comment raconter ce chapelet de cathédrales et d'églises? On parlera du plan basilical, des voûtes, des déambulatoires... Mais ce qui les caractérise, c'est l'habileté avec laquelle les bâtisseurs ont su adoucir les lignes de leurs constructions. Et l'on parlera des campaniles qui les flanquent, et qui rivalisent d'audace et de légèreté: à Trani, bâti sur une arche, il élève à 58 mètres ses cinq étages percés de fenêtres géminées. Des décors qui puisent dans un imaginaire tout oriental les lions débonnaires ou nostalgiques, les singes et les éléphants de leurs portails et de leurs fenêtres qui viennent animer des façades dépouillées. Des cryptes, des portes de bronze venues de Constantinople, des mosaïques. Et de leur couleur bien sûr, d'un blanc ocré, qui varie du sud au nord de la région en fonction de la qualité du tuf local. Elles ont toutes une histoire singulière, une légende souvent restée vivante s'y attache. A Trani, on vénère dans la crypte Saint Nicolas pèlerin, ce pauvre berger grec arrivé à la côte sur le dos d'un dauphin, qu'il ne faut évidemment pas confondre avec le Saint Nicolas de la basilique de Bari. A Monte Sant'Angelo, c'est après une triple apparition de l'archange Saint-Michel que fut fondée une abbaye, lieu de pèlerinage obligé des croisés qui s'embarquaient à Manfredonia. A Bari, des pèlerins russes viennent toujours dans la basilique Saint Nicolas rendre hommage à l'évêque de Myra dont les marins de Bari avaient ramené les ossements d'Asie Mineure; la crypte est réservée au rite orthodoxe et, devant l'église, à côté du portail, un impressionnant Saint Nicolas de bronze, don de Vladimir Poutine, atteste de la vivacité de cette tradition.

A la mort de Guillaume II en 1194 et faute d'héritier, un accord dynastique livre le royaume à une dynastie souabe: les Hohenstaufen. Pendant tout son règne, c'est-à-dire jusqu'en 1250, Frédéric II de Souabe s'acharna à faire de l'Italie méridionale et de la Sicile le foyer artistique et culturel le plus puissant du bassin méditerranéen. Eglises et cathédrales, châteaux et forteresses, Frédéric II était un roi bâtisseur.



Sa réalisation la plus étonnante est ce Castel del Monte dont l'énigme n'est toujours pas résolue. Campé à 540 mètres d'altitude, il est comme une couronne de pierre blonde posée sur une colline, une « murge » qui domine la plaine près d'Andria. Construit vers le milieu du XIII^e siècle, il ne ressemble à aucun des quelque deux cents châteaux, forteresses militaires en forme de quadrilatère, édifiés par le roi. Il est bâti sur un plan octogonal, garni de huit tours d'angle de 24 mètres de haut, elles-mêmes octogonales. Le rez-de-chaussée et le premier étage ont chacun huit pièces en forme de trapèze, qui communiquent entre elles, sauf la première avec la dernière.... Le sens à donner à cette symbolique du huit reste à élucider. Et l'on ne sait toujours pas ce qu'était ce somptueux bâtiment. Il ne s'agit pas d'une forteresse militaire ni d'une résidence: il n'a ni chapelle, ni réserves pour les vivres, ni cuisines. Sans salles pour garder les rapaces, sans écuries, ce n'était pas non plus un pavillon de chasse. Et pourtant il dispose d'éléments de confort étonnants, l'aménagement de conduites pour récupérer l'eau tombée sur les toits et dans les citernes des tours pour les canaliser vers l'intérieur, par exemple. La décoration est luxueuse; outre la pierre blonde de la région, on y trouve des revêtements en brèche, des colonnes de marbre, des cheminées et des fenêtres richement ornées. L'entrée est majestueuse: le portail ouvre sur une pièce trapézoïdale et voûtée qui donne sur la cour octogonale...



Cette construction mêle harmonieusement les éléments de style gothique (voûtes, chapiteaux...), de style arabe (mosaïque, décors...) et des réminiscences de l'antiquité (la porte d'entrée par exemple). Nul doute que ce château était pour Frédéric II un objet symbolique, l'image de sa puissance, telle qu'il voulait la montrer à ses visiteurs, entre ciel et terre... On dit qu' Umberto Eco y a cherché l'inspiration lorsqu'il écrivait le Nom de la Rose.

Abandonné par la suite, Castel del Monte fut successivement prison, abri de bergers et repaire de brigands, cache pour des opposants politiques ou des résistants. Racheté par l'Etat en 1876, il a été classé au patrimoine mondial de l'UNESCO en 1996 et fait l'objet depuis d'une admirable

restauration.

Prince éclairé, protecteur des arts, fondateur de l'Université de Naples, passionné de droit et de chasse au faucon -il en rédigea même un traité - Frédéric II était surtout un roi guerrier, qui a parsemé son royaume de forteresses à l'architecture puissante et harmonieuse. Ses relations avec la papauté étaient exécrables - ce qui lui vaudra d'être excommunié par deux fois - et l'on comprend qu'après la disparition d'une telle personnalité, la curie romaine ait cherché à rétablir son autorité sur l'Italie du Sud. Elle se tourna vers Charles d'Anjou, le frère de Saint Louis, à qui elle confia le royaume de Sicile.

Ne restait plus à l'Angevin qu'à envahir l'Italie du Sud, à se débarrasser de Manfred, le fils de Frédéric II et de Conradin, le dernier Hohenstaufen. Ce fut fait en 1268. Mais, menant une politique violente et coûteuse qui visait rien moins qu'à reconstituer une sorte d'empire romain, Charles d'Anjou se fit haïr de ses sujets et perdit l'appui du pape. Le 30 mars 1282, Palerme vit se lever les Siciliens qui, au cours des Vêpres Siciliennes, massacrèrent les Français qui se replièrent sur Naples, Pierre d'Aragon, gendre de Manfred, récupérant le trône de Sicile. Les guerres dès lors ne cessèrent que lorsqu' Alphonse V d'Aragon réussit enfin à s'installer sur le trône d'une région pacifiée, Italie du sud et Sicile réunies, « le royaume des Deux Siciles ».

Les Français pourtant n'avaient pas renoncé à leurs droits et Charles VIII s'élança en 1494 à l'assaut de Naples où il fit une entrée triomphale. Ce n'était qu'un premier épisode d'une longue série au terme de laquelle la France allait se retirer. Il est à Barletta une place qui illustre cette triste épopée: la « piazza della sfida ». On y a reconstitué, dans les années 1920, la « cantina della sfida », où en 1503, le capitaine La Motte, prisonnier des Espagnols, a été ramené et invité à dîner par l'officier qui l'a capturé. La Motte accuse les soldats italiens de lâcheté et leur lance un défi (una sfida). Un combat est organisé qui oppose treize chevaliers italiens à treize chevaliers français, Bayard assurant l'arbitrage. Les Français sont battus. Défaite qui préfigure celle de Cerignola qui les contraint à renoncer définitivement à leurs prétentions sur la région.

Cette histoire troublée a été à l'origine, à partir de la fin du XV^e siècle, du déclin de la province qui voit sa population diminuer, ses villes et ses villages en partie désertés. La domination espagnole s'avéra en effet catastrophique: accablée d'impôts, la région vit périr ses ports et son agriculture, fleurir les bandits et bafouer la justice. Situation qui empêcha le sud de l'Italie de connaître le remarquable développement des grandes cités du nord de la péninsule. Mais c'est aussi à cette époque que fleurit l'art baroque. Le décor devient essentiel. De modestes églises romanes se voient « habillées » à la mode nouvelle. Les restaurations récentes ont le plus souvent nettoyés les édifices de ces ajouts importuns. Seuls les éléments les plus remarquables ont été conservés. Et il reste évidemment Lecce, « la Florence du baroque ».

Chassés en 1707, les Espagnols firent place aux Habsbourg d'Autriche puis, à partir de 1734, à Charles de Bourbon. A deux reprises, pendant la Révolution et sous l'Empire, les Français tentèrent de revenir. Quelques mois en 1799 pendant lesquels Talleyrand devint prince de Bénévent.

Et sept ans - entre 1808 et 1815 - au cours desquels le prince Murat, devenu roi de Naples, flanque l'historique cité de Bari d'un quartier moderne le « borgo murattiano ».



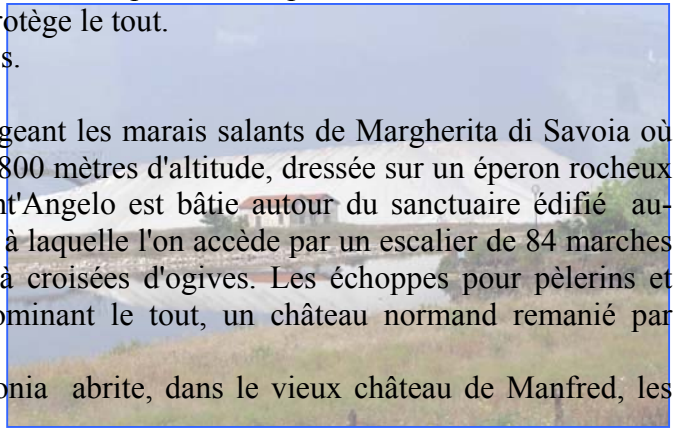
Vint ensuite Garibaldi, puis l'unité italienne. Mais l'instauration de l'état italien marqua beaucoup d'incompréhension envers ce sud bien malmené qui, entre 1860 et 1870, sombra dans le brigandage et la guerre civile. La troupe y fut envoyée, 12000 « bandits » y furent fusillés. La modernité s'annonçait sous de facheuses auspices. Pourtant l'image qu'offre désormais la province prouve une belle détermination à sortir du cercle infernal où l'histoire semblait l'avoir enfermée, quelque soit le chemin qu'il reste à parcourir!

Notre tour des Pouilles s'est effectué à partir de trois centres: Barletta au nord, Lecce au sud et Altamura à l'est. Dans toutes les villes traversées nous avons retrouvé les éléments qui caractérisent la région : un centre historique qui fleure bon l'Orient méditerranéen avec ses ruelles blanches et ses balcons fleuris, tassé autour d'une cathédrale flanquée d'un campanile, et une forteresse militaire devenue musée ou centre culturel.

A partir de Barletta, il y eut d'abord Trani et sa cathédrale au bord de l'eau., avec sa double crypte, sa vaste nef et les vantaux de la porte en bronze d'inspiration byzantine; son portail central très ouvragé animant seul une façade dépouillée, et son campanile. Des petites rues bordées de beaux palais, des petites églises et la forteresse qui protège le tout.

Puis ce fut Castel del Monte et le site de Cannes.

Le second jour nous mena vers le nord, en longeant les marais salants de Margherita di Savoia où les oiseaux migrateurs viennent se réfugier. A 800 mètres d'altitude, dressée sur un éperon rocheux du massif du Gargano, la ville de Monte Sant'Angelo est bâtie autour du sanctuaire édifié au-dessus de la grotte où l'on vénère l'Archange et à laquelle l'on accède par un escalier de 84 marches creusés dans la roche et couvert d'une voûte à croisées d'ogives. Les échoppes pour pèlerins et touristes animent les ruelles alentour, et, dominant le tout, un château normand remanié par Frédéric II, veille.



Dans la plaine, au pied du Gargano, Manfredonia abrite, dans le vieux château de Manfred, les vestiges dauniens trouvés dans la région.



A trois kilomètres de là, en rase campagne, se dresse la cathédrale d'une cité disparue, Siponto. Datant du XII^e siècle, elle est à la fois massive, à cause de son plan carré d'inspiration grecque, avec coupole centrale et petites absides disposées en croix, et élégante, du fait de ses proportions et de sa couleur ocrée. Si la façade en est aveugle, elle est cependant animée par un portail qu'encadrent des arcatures à décor géométrique. Telle qu'elle est, dans sa

solitude, elle est particulièrement émouvante.

Une promenade dans Barletta nous mena à la cathédrale S.Maria Maggiore. Construite entre le XII^e et le XV^e siècle elle est romane et gothique, avec en façade une rosace ornée de lions et une fenêtre sculptée.

Devant l'église del S. Sepolcro, le « colosse » veille. 5 mètres de haut, cette statue de bronze est un pur produit de l'art romain du IV^e siècle.



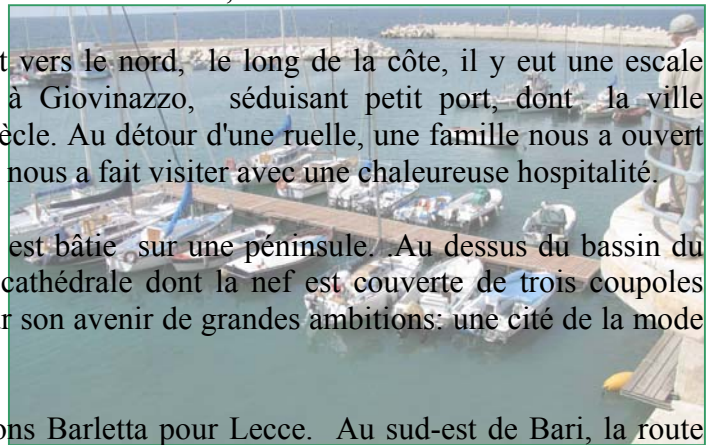
Rigide et impériale, elle aurait été ramenée de Constantinople et, suite à un naufrage, serait venue s'échouer sur la plage de Barletta. Très spectaculaire, entre le port et le centre ville, le château de Barletta avait été construit par les Normands, transformé par Frédéric II puis par Charles Quint qui y rajouta les bastions d'angle.



Ensuite, ce fut Bari, chef-lieu de province, 325000 habitants, deuxième ville de l'Italie méridionale après Naples, et qui s'étend à partir du « borgo murattiano ».

Heureusement la vieille ville, d'origine byzantine, occupe un promontoire en forme de triangle, gardé par un château, situation grâce à laquelle elle a gardé tout son charme, avec ses ruelles, ses cours, ses balcons fleuris, ses passages voûtés et ses échoppes, une cathédrale, dédiée à Saint-Sabin, et la prodigieuse basilique S. Nicolas avec sa crypte aux 28 colonnes à chapiteaux sculptés où se déroulait lors de notre visite, une messe de rite orthodoxe.

En remontant vers le nord, le long de la côte, il y eut une escale non prévue, à Giovinazzo, séduisant petit port, dont la ville médiévale est cernée de remparts du XVI^e siècle. Au détour d'une ruelle, une famille nous a ouvert la porte de la maison de l'archevêché que l'on nous a fait visiter avec une chaleureuse hospitalité.



Ce fut ensuite Molfetta dont la vieille cité est bâtie sur une péninsule. Au dessus du bassin du port se dressent les deux campaniles de la cathédrale dont la nef est couverte de trois coupes pyramidales à la mode arabe. Molfetta a pour son avenir de grandes ambitions: une cité de la mode s'y préparait.

Le lendemain -c'était le 13 juin, nous quittons Barletta pour Lecce. Au sud-est de Bari, la route (l'une des trois plus belles d'Italie) serpente entre les vergers d'amandiers et de cerisiers, les vignobles et les oliviers. La terre est ocre rouge.

Quelques « trulli » deci-delà. Nous allons à Alberobello où les trulli (plus de 1400 dit-on) forment tout un village juché sur une « murge » et désormais classé par l'UNESCO au patrimoine mondial. Petite habitation carrée, faite de pierres juste empilées et chaulées, couverte d'un toit de tuiles de



calcaire sombre, le « trullo » était un habitat pauvre. On en trouve de semblables en Syrie. Il ne comportait généralement qu'une pièce. Si la famille se sentait à l'étroit et en avait les moyens, on édifiait un second « trullo » contre le premier. Depuis qu'il est village classé, Alberobello s'est peuplé de « bourgeois bohème » venus d'Angleterre et du Japon (entre autres), qui occupent l'une des collines. Sur la colline d'en face se sont installés les marchands et les artisans qui ont au moins le mérite d'entretenir parfaitement le site.

En redescendant d'Alberobello, nous faisons halte à Mesagne, une ville de

60000 habitants, tout près de Brindisi où des fouilles récentes confirment qu'il s'agissait à l'origine d'un grand centre messapien. Elle était sur le trajet de la via Appia, entre Brindisi et Tarente. Robert le Guiscard y avait fait édifier un château

Capitale du Salento, Lecce est une ville surprenante. Entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, le monde baroque s'est emparé de la ville. Certes, l'on a construit mais l'on a aussi baroquisé l'existant. La ville devenait théâtre. Et l'on ne parvient à la place de la cathédrale, par exemple, sur laquelle donnent non seulement la cathédrale, mais aussi le palais épiscopal et le séminaire que par un passage relativement étroit entre deux édifices flanqués de balustrades ornées de statues. Comme pour solenniser l'arrivée sur la place.

Ville patricienne où l'on devine cours et jardins derrière les façades.

Dans la cour du Séminaire un petit cloître abrite un puits rococo, avec des guirlandes et des chérubins. L'expression la plus surprenante du baroque de Lecce reste l'église de Santa Croce, construite entre le XVI^e et le XVII^e siècle. La pierre utilisée, le tufeau local d'origine marine, a permis aux sculpteurs de laisser libre cours à leur imagination. Il s'agit en effet d'une pierre tendre quand elle sort de terre et qui durcit à l'air en prenant une belle teinte blonde. Facile dès lors de peupler façades et chapiteaux de personnages, d'animaux et de fleurs de toute sortes. Comment en retrouver les détails sur la façade délirante de Santa Croce?



Le coeur de la ville, celui où voisinent toutes les époques, c'est la piazza Sant'Oronzio: la colonne romaine qui supporte le saint patron, Sant'Oronzio, d'abord et qui fut offerte par la ville de Brindisi où, avec sa soeur jumelle, elle marquait le terme de la Via Appia, aux portes de l'Orient; un amphithéâtre romain que l'on doit à Hadrien, le reste du palazzo del Sedile, du XVI^e siècle ainsi que la petite église S. Marco qui symbolise les liens qui unissent Lecce à la république de Venise.

Ville universitaire et capitale culturelle, Lecce est aussi une ville d'artisans. On y fabrique notamment ces figurines et ces masques de papier mâché qui peuplent les crèches et animent les fêtes et les carnivals.

De l'atelier de « cartapesta » que nous avons visité, il nous a été permis de passer dans la cour – jardin de l'immeuble voisin, à condition de rester discrets.

De quoi alimenter nos rêveries.

A la pointe orientale du talon de la Botte, Otrante est désormais un très joli bourg après avoir été la capitale du dernier réduit byzantin qui résista aussi bien aux Normands qu'aux Lombards jusqu'à céder aux assauts des Turcs qui



en 1480 massacrèrent la population. Pas étonnant dès lors que l'on y parle un dialecte grec, comme dans les onze villes qui constituent l'Union de la Grèce salentina. Musique et traditions populaires y sont encore pétries d'hellénisme. Ceinturée de murailles et de tours que justifiait sa position de bastion avancé de la Chrétienté face à l'Orient musulman, c'est de nos jours un centre touristique. Sa

cathédrale a été édifiée par les Normands en 1080 et présente encore des éléments baroques que les restaurations successives n'ont pas ôtés.

Le plus stupéfiant: une mosaïque du XII^e siècle qui recouvre le sol comme un immense tapis. Elle conte l'histoire d'Alexandre le Grand, celle de l'Arche de Noé, Adam et Eve, l'âne d'Apulée, le zodiaque, l'arbre de vie... bref c'est une sorte d'encyclopédie des références culturelles et religieuses de l'époque. Piétinée par les fidèles qui assistent aux messes, résistera-t-elle encore longtemps à l'usure du temps?

La vieille ville donne aux flâneries une saveur d'Orient.



Autre ville grecque, mais au bord de la mer ionienne cette fois, Gallipoli (« la jolie ville » en grec). Blottie sur un îlot relié au continent par un seul pont, la vieille ville a donc été protégée des excès du développement. A l'entrée du pont, une fontaine du XVI^e siècle construite d'après un modèle grec, raconte les métamorphoses de Dirce, la princesse que Bacchus transforma en fontaine. C'est la plus ancienne fontaine monumentale d'Italie.

Le pont franchi, c'est la vieille ville, ses maisons de pêcheurs, ses petites églises, ses oratoires et ses élégantes maisons patriciennes du XVIII^e siècle et son musée de l'huile.

La cathédrale Santa Agatha, bel édifice baroque du XVII^e siècle, dont la façade est une merveille, abrite une centaine de tableaux de peintres locaux des XVII^e et XVIII^e siècles. Le plafond peint en trompe l'oeil est superbe.



Le 16, départ pour Tarente. D'abord établissement messapien, la Tarente grecque a été fondée par les Spartiates à la fin du VIII^e siècle avant J-C., sur une île qui forme comme un verrou entre el mar grande et el mar piccolo. Capitale de la Grande Grèce elle avait d'abord fait alliance avec les Romains, avant de se placer sous l'autorité d'Hannibal, ce qui lui valut d'être mise à sac après la débâcle des

Carthaginois. Pendant l'épisode napoléonien, le général Soult en fit une base navale qui eut son rôle à jouer dans la guerre contre les Anglais et contre les Russes. C'est actuellement une grande ville industrielle (plus de 200000habitants) où l'on a implanté sidérurgie, raffineries de pétrole, constructions aéronautiques, cimenteries etc... Et dans la baie, se développe un important élevage de moules.

Protégée dans l'île de tout ce bouleversement la vieille ville n'a cependant pas été entretenue comme elle le méritait. En effet, une gestion municipale catastrophique a contraint l'Etat à placer la ville sous tutelle. La situation s'améliore et l'entreprise de restauration des monuments est en marche.

En 2007, on a rouvert le MarTa, le musée archéologique national qui, tant par les pièces qu'il présente que par sa muséographie est un lieu exceptionnel. Sur le continent, il est proche du pont tournant, l'un des deux accès à l'île.

Monde grec, monde romain, monde byzantin... les collections sont superbes. A signaler particulièrement les objets trouvés dans les tombes helléniques: des bijoux, des jouets, des céramiques, des terres cuites. Et les superbes mosaïques romaines...Et les vitrines consacrées au théâtre. Et....

De l'autre côté du pont tournant c'est le castel Sant'Angelo, le protecteur de la vieille ville. Depuis 967, c'est à cet emplacement qu'ont été bâties les forteresses successives. On doit la forteresse actuelle aux Aragonais qui tentaient d'endiguer les incursions turques. Caserne sous Napoléon, il est actuellement le siège du commandement de la Marine militaire.

La cathédrale San Cataldo est un résumé de la longue histoire de la ville: fondée aux XI^e siècle, elle fut construite sur les restes d'une église byzantine du X^e siècle. Elle se compose de trois nefs séparées par des colonnes à chapiteaux romains, arabes, byzantins ou lombards. Le bénitier est du XIV^e siècle, le plafond à caissons du XVII^e. Et « il Cappellone » où l'on vénère San Cataldo, est couvert de marbres polychromes et orné de statues du XVIII^e siècle...

Au bout de la rue qui mène à la cathédrale, deux colonnes doriques nous parlent d'un temple qui a peut-être, au VI^e siècle av. J.C., été consacré à Poséidon; ou à Artémis...



De Tarente à Altamura, une halte à Metaponto nous fait découvrir , au bout d'une allée de lauriers-roses , les « Tavole Palatine », 15 colonnes cannelées, reste d'un temple dorique du VI^e siècle av. J.C et dont la légende aurait fait des « tables de géants », d'où leur nom. Pythagore était venu se réfugier à Metaponto après avoir été chassé de Crotona.

Arrivés d'Altamura au matin, d'un plateau en bordure du ravin au fond duquel coule un méchant ruisseau, le Bradano, nous avons un premier aperçu de Matera, de l'autre côté du précipice.

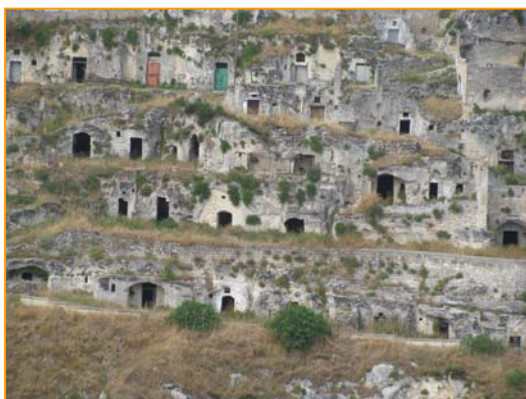
En 1945, dans « le Christ s'est arrêté à Eboli », Carlo Levi nous avait décrit l'enfer humain qu'était alors ce village troglodytique, tout en reconnaissant la beauté du site (« une très belle ville, pittoresque et saisissante »). Classée au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 1993, ses maisons creusées dans la roche sont



devenues à la mode et... les HLM peuvent s'étendre sur le plateau en surplomb.

Le quartier troglodytique de Matera s'appelle les « Sassi » (les cailloux). Il s'agit en fait de deux quartiers, le sasso Barisano et le sasso Caveoso, séparés par un contrefort sur lequel est construit la Cathédrale, le « Duomo ».

Les maisons creusées dans la roche calcaire tendre s'étagent à flanc de colline. Voici ce qu'écrivait Carlo Levi » « Le sentier extrêmement étroit qui descendait en serpentant, passait sur les toits des



maisons, si on peut les appeler ainsi. Ce sont des grottes creusées dans la paroi d'argile durcie du ravin, chacune d'elles a une façade sur le devant, certaines sont même belles, avec de modestes ornements du XVIII^e siècle. Ces semblants de façades taillées verticalement dans le roc deviennent légèrement saillantes dans leur partie supérieure par suite de l'inclinaison de la côte: c'est par cet espace étroit entre les façades et la paroi que passe la route qui est en même temps un toit pour ceux qui habitent en dessous « Ce sont des moines byzantins qui, fuyant l'Asie mineure et la fureur iconoclaste des

Hongrois, entre les VIII^e et XIII^e siècles, se sont les premiers installés là. Une véritable architecture rupestre s'est ensuite développée, ruelles, placettes et terrasses se sont superposées, formant un labyrinthe à étages où l'on flâne entre les fleurs et où l'on peut même s'égarer!!

Quelque 130 églises ont elles aussi été creusées dans la roche, certaines à l'époque byzantine. Des fresques s'y trouvent encore qu'on déchiffre dans la pénombre. Santa Lucia alle Malve avait abrité des soeurs bénédictines dont on voit les cellules creusées dans la roche. Au petit couvent de San Antonio, ce sont quatre petites églises contiguës dont on admire les fresques.

Il est un sasso dont on a reconstitué l'aménagement et l'ameublement pour montrer quelle était la dure vie des paysans qui y vivaient. L'endroit est si charmant que l'on y oublie quelle misère il abritait!

La cathédrale, construite sur l'éperon rocheux qui sépare les deux sassi, est une superbe église romane enrichie de baroque.



C'est Frédéric II qui reconstruisit Altamura, ville abandonnée depuis que les Sarrasins l'avaient détruite. Le site était en effet stratégique: sur une hauteur des Murge, il domine la plaine côtière. On releva alors les murs mégalithiques et l'on attira, pour la repeupler des populations grecques, juives maures et latines. Dans la vieille ville l'on peut encore voir environ deux cents « claustri », ces petites cours fermées autour desquelles s'organisaient les communautés. La cathédrale est une commande de Frédéric II. Si l'intérieur a souffert d'ajouts intempestifs, reste une façade remarquable: la rosace ornée d'entrelacs, avec, en son

centre, un agneau et un portail gardé par deux lions; et dont le linteau représente une Cène naïve et réaliste.

Le 18 juin nous quittons les Pouilles pour le Basilicate. Venosa a été du temps de l'empire romain une cité importante sur le trajet de la via Appia. C'est là qu'était né, en 65 av J.C. Le poète Horace. Si la visite de sa maison présumée n'a pas été totalement convaincante, le site archéologique est superbe: thermes, quartier d'habitation, amphithéâtre, et un baptistère paléochrétien. A côté des ruines romaines, l'abbaye de la Trinité, fondée aux XI^e siècle par les Normands pour y accueillir leurs tombeaux. Seule y repose, en fait, Aubrée, l'épouse délaissée de Guiscard. Le plus remarquable de cette église est son abside, percée de larges baies.

Des projets ultérieurs des Bénédictins, ne restent que les fragments en ruines d'une église jamais terminée, » il Tempio incompiuto. »



Un imposant château veille sur Venosa. Construit au XV^e siècle, il passa au XVI^e siècle à la famille Gesualdo. C'est Carlo Gesualdo, prince de Venosa, qui en fit un château vivable où il pouvait accueillir une cour d'artistes et d'intellectuels. Mais s'il était un musicien de talent, compositeur de madrigaux, c'était aussi un débauché et un assassin le « principe assessino » qui n'hésita pas à tuer sa femme et pas seulement sa femme, semble-t-il.

Melfi est construite sur les pentes d'une colline. Pour atteindre le château qui la domine, il faut donc gravir une longue route mais c'est un effort qui en vaut la peine. Construit par Robert le Guiscard, le pape Urbain II y tint le concile qui en 1089 annonçait la croisade. Frédéric II, qui l'aménagea par la suite, en fit l'une de ses résidences préférées. C'est là qu'il promulgua, en 1231, les « Constitutions



augustales » par lesquelles il créait un corps de fonctionnaires rémunérés par le Roi. C'est un bâtiment imposant, massif, protégé par un fossé. On y a installé un musée archéologique d'une grande richesse où l'on trouve le matériel provenant des fouilles menées alentour: néolithique, âge du bronze, céramique apulienne et époque classique.

Après quoi, il fallait bien reprendre la direction de Naples, dans un paysage aride dont les collines se hérissent d'éoliennes. Notre dernière nuit, nous allions la passer à Ariano Irpino, dans les Apennins, à mi-chemin

entre la mer Adriatique et la mer Tyrrhénienne. La ville avait été prise au XI^e siècle par Roger II d'Hauteville, dit le Normand qui posa les bases d'une administration très codifiée qui allait régir le fonctionnement du Royaume des Deux Siciles. C'est ce code dont Frédéric II allait tirer ses Constitutions augustales. La boucle normande de notre voyage était donc bouclée. Ariano Irpino, juchée à près de 900mètres d'altitude est une ville à la vie difficile. Située dans une zone sismique, c'est l'une des régions d'Italie qui a le plus à souffrir de glissements de terrain, à tel point qu'à partir de 1950, cette ville célèbre pour sa poterie, a vu tous ses ateliers fermer. Malgré les tremblements de terre (il y en eut un violent en 1980), douze ateliers ont rouvert et la marque « maiolica di Ariano » est désormais déposée. Un joli petit musée nous dit l'histoire de cet art populaire.

L'actualité ici nous rattrapait: notre hôtel, situé en contrebas de la ville hébergeait un contingent de militaires et un autre de carabinieri; les premiers chargés de déposer dans une décharge des environs les ordures qui asphyxiaient Naples et les seconds qui étaient chargés de protéger les premiers contre la fureur des habitants de la région!

Le dîner fut bon et sympathique. Si la gastronomie n'apparaît pas dans cette chronique, c'est sans doute que nous ne l'avons pas rencontrée!

Compte-rendu :Anne-Marie Meunier

Photos : Jean Dorémieux

Mise en page : Raymonde Crepel



Arrivederci !